

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 12.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... 15 fr.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERIONS: Annonces: la ligne... 20 c.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal...

ROUBAIX, le 10 Janvier 1880

SOUSSCRIPTION OUVERTE DANS LES BUREAUX DU JOURNAL DE ROUBAIX POUR LES

PAUVRES DE ROUBAIX Hiver de 1879-1880

Comité: Présidents d'honneur: M. le Chanoine BERTHAUX, doyen-curé de la paroisse Saint-Martin;

Total des listes publiées: 76,390,57

Souscriptions pour les pauvres ouverte par le Journal de Roubaix

Un bureau central de distribution est ouvert rue Saint-Georges, 36.

Table with 3 columns: BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental), 10 JANV., 9 JANV. Rows include 3 1/2 0/0 amortissable, 4 1/2 0/0, Emprunts 5 0/0.

Table with 3 columns: Service particulier, 10 JANV., 9 JANV. Rows include Act. Banque de France, Société générale, Crédit f. de France.

DEPECES COMMERCIALES New-York, 10 janvier. Change sur Londres, 4,81 50; change sur Paris, 5,22 1/2 100.

BULLETIN DU JOUR

M. de Saint-Vallier conserve provisoirement son poste à Berlin. C'est la France qui le prétend le moins.

Si les renseignements de la France sont exacts, comment se fait-il que l'on se montre aussi tolérant pour M. de Saint-Vallier, alors que l'on a profité du vote indépendant de quelques hauts fonctionnaires du Sénat...

On nous parle de LIBERTÉ, dit la République française. Il y a longtemps que nous connaissons CETTE GUITARE.

L'ardeur de notre confrère à défendre le privilège des bureaux de bienfaisance l'a probablement entraîné plus loin qu'il n'aurait voulu.

On avait été quelque peu surpris, même dans la presse opportuniste, des effusions de M. de Hohenlohe, ambassadeur d'Allemagne à Paris...

On s'est montré satisfait à Berlin de l'avènement de M. de Freycinet, parce que, d'après ses déclarations, c'est l'événement tout rapprochement trop étroit avec Saint-Petersbourg.

en ce moment, qu'ils n'encouragent en rien la Russie à tenter de nouvelles aventures. C'est là ce que le prince de Bismarck a voulu faire savoir à Paris...

Les désirs de M. de Bismarck pèsent encore lourdement sur nos sympathies extérieures, on le voit; aussi ne comprenons-nous guère la satisfaction assez étrange des organes opportunistes et radicaux, fort touchés du bon accueil reçu à Berlin...

Et cependant, est-ce que le « désir » de M. de Bismarck de nous tenir éloignés de la Russie ne devrait pas nous inspirer certaines appréhensions? A Londres, l'article de la Gazette Nationale a causé une assez vive émotion.

Une feuille républicaine, le Télégraphe, confirme en tous points une inouïe d'impression de salut dans les rues; la canaille prend le haut du pavé; les ânes mêmes et les chiens ont d'insolents ports de tête!

On sait d'ailleurs que, tant qu'un traité de commerce n'est pas dénoncé, il continue d'exister, et que, s'il est dénoncé, il prend fin une année après la date de la dénonciation.

Or, il paraît que, lorsque les négociations s'ouvrent à cet effet, les ouvertures de la France furent acceptées par toutes les puissances, sauf par la Hollande...

puisque dans sa réunion d'hier, s'il a arrêté le jour même, 3 décembre 1879; mais le résultat de cette mesure tardive, c'est de nous laisser liés, vis-à-vis de la Hollande, jusqu'au 3 décembre 1880.

Un général M. Waddington a traité, l'industrie et le commerce; comme M. Jules Favre avait traité l'armée de l'Est!

M. Magnin a adressé jeudi un étrange discours aux fonctionnaires du ministère des finances. Ce n'eussent pas dit les écrivains de gauche si, sous l'empire, M. Magnin ou M. Foch eussent déclaré que la vertu principale des percepteurs ou des douaniers était d'aimer l'empereur et de s'agiter au service du bonapartisme militant?

On lit dans un livre célèbre sur « la République ». « Dans une cité à laquelle on a fait boire le vin pur de la démagogie, il se passe d'étonnantes et mirifiques choses: les maris se prennent de querelle avec leurs femmes; les enfants se disputent leurs pères; les élèves s'obtiennent plus à leurs maîtres; les magistrats sont vilipendés et tournés en dérision; les gens de police sont insultés; ni ordre, ni discipline, ni tenue; on n'échappe plus de saluts dans les rues; la canaille prend le haut du pavé; les ânes mêmes et les chiens ont d'insolents ports de tête!

On sait d'ailleurs que, tant qu'un traité de commerce n'est pas dénoncé, il continue d'exister, et que, s'il est dénoncé, il prend fin une année après la date de la dénonciation.

LETTRE DE PARIS

(de notre correspondant particulier Paris, le 9 janvier 1880.)

Le ministère Freycinet, à propos de son programme, n'est pas loin de ressembler au bon homme Sganarelle demandant s'il doit ou non marier. Devra-t-il faire un programme ou n'en devra-t-il pas faire? Tandis que le ministre de l'opportuniste lui conseille, et pour cause, de garder le silence, les organes des fractions modérées de la majorité l'engagent à en faire un; ceux-ci très sérieusement comme le Sicle, le Temps, le XIXe Siècle, ceux-là en se moquant, comme le Journal des Débats, qui semble insister pour mettre l'homogénéité ministérielle au pied du mur.

En fin de compte, comme l'écrivait riard M. Francis Charmes, « s'il le ministère nous dévoile ses projets, il peut se rassurer, cela ne le dispensera pas de les exécuter; et nous ne le tiendrons pas quitte de ses promesses avant qu'il ne les ait remplies. »

On ne peut pas dire que le projet de loi sur la réforme de la loi militaire, bien entendu, il n'en sera pas soulevé mot, et j'entends affirmer également que pour des raisons qui prouveraient au besoin que l'influence de la gauche républicaine l'emporte décidément dans la balance ministérielle, il ne sera que très peu ou point du tout parlé de la réforme de la loi militaire.

Quant à l'avis demandé au Conseil d'Etat, la même feuille estime que le ministre de l'Intérieur ne l'a provoqué que pour la forme, puisqu'en attendant la décision, il n'en a pas moins prescrit aux préfets de se conformer à l'interprétation la plus large de la loi, et n'apporter aucune entrave à la libre distribution des fonds recueillis par les Comités, quels qu'ils soient.

Quant à l'avis demandé au Conseil d'Etat, la même feuille estime que le ministre de l'Intérieur ne l'a provoqué que pour la forme, puisqu'en attendant la décision, il n'en a pas moins prescrit aux préfets de se conformer à l'interprétation la plus large de la loi, et n'apporter aucune entrave à la libre distribution des fonds recueillis par les Comités, quels qu'ils soient.

Quant à l'avis demandé au Conseil d'Etat, la même feuille estime que le ministre de l'Intérieur ne l'a provoqué que pour la forme, puisqu'en attendant la décision, il n'en a pas moins prescrit aux préfets de se conformer à l'interprétation la plus large de la loi, et n'apporter aucune entrave à la libre distribution des fonds recueillis par les Comités, quels qu'ils soient.

Quant à l'avis demandé au Conseil d'Etat, la même feuille estime que le ministre de l'Intérieur ne l'a provoqué que pour la forme, puisqu'en attendant la décision, il n'en a pas moins prescrit aux préfets de se conformer à l'interprétation la plus large de la loi, et n'apporter aucune entrave à la libre distribution des fonds recueillis par les Comités, quels qu'ils soient.

Quant à l'avis demandé au Conseil d'Etat, la même feuille estime que le ministre de l'Intérieur ne l'a provoqué que pour la forme, puisqu'en attendant la décision, il n'en a pas moins prescrit aux préfets de se conformer à l'interprétation la plus large de la loi, et n'apporter aucune entrave à la libre distribution des fonds recueillis par les Comités, quels qu'ils soient.

gérer en rien et pour prouver qu'il entend bien dépasser le Mot d'Ordre, la prose que ce dernier journal signe d'une étoile, il la publie ouvertement avec le nom de son auteur en tête de son premier numéro sous forme de lettre de félicitation et il ajoute: « que l'original de cette lettre sera affiché à la salle des dépêches du Citoyen, 13, rue Drouot, dès son ouverture qui aura lieu dans les premiers jours de la semaine prochaine. »

Quant à l'avis demandé au Conseil d'Etat, la même feuille estime que le ministre de l'Intérieur ne l'a provoqué que pour la forme, puisqu'en attendant la décision, il n'en a pas moins prescrit aux préfets de se conformer à l'interprétation la plus large de la loi, et n'apporter aucune entrave à la libre distribution des fonds recueillis par les Comités, quels qu'ils soient.

Quant à l'avis demandé au Conseil d'Etat, la même feuille estime que le ministre de l'Intérieur ne l'a provoqué que pour la forme, puisqu'en attendant la décision, il n'en a pas moins prescrit aux préfets de se conformer à l'interprétation la plus large de la loi, et n'apporter aucune entrave à la libre distribution des fonds recueillis par les Comités, quels qu'ils soient.

Quant à l'avis demandé au Conseil d'Etat, la même feuille estime que le ministre de l'Intérieur ne l'a provoqué que pour la forme, puisqu'en attendant la décision, il n'en a pas moins prescrit aux préfets de se conformer à l'interprétation la plus large de la loi, et n'apporter aucune entrave à la libre distribution des fonds recueillis par les Comités, quels qu'ils soient.

Quant à l'avis demandé au Conseil d'Etat, la même feuille estime que le ministre de l'Intérieur ne l'a provoqué que pour la forme, puisqu'en attendant la décision, il n'en a pas moins prescrit aux préfets de se conformer à l'interprétation la plus large de la loi, et n'apporter aucune entrave à la libre distribution des fonds recueillis par les Comités, quels qu'ils soient.

Quant à l'avis demandé au Conseil d'Etat, la même feuille estime que le ministre de l'Intérieur ne l'a provoqué que pour la forme, puisqu'en attendant la décision, il n'en a pas moins prescrit aux préfets de se conformer à l'interprétation la plus large de la loi, et n'apporter aucune entrave à la libre distribution des fonds recueillis par les Comités, quels qu'ils soient.

Quant à l'avis demandé au Conseil d'Etat, la même feuille estime que le ministre de l'Intérieur ne l'a provoqué que pour la forme, puisqu'en attendant la décision, il n'en a pas moins prescrit aux préfets de se conformer à l'interprétation la plus large de la loi, et n'apporter aucune entrave à la libre distribution des fonds recueillis par les Comités, quels qu'ils soient.

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 11 JANVIER

- 43 -

SANS FAMILLE

PREMIÈRE PARTIE

XVI

ENTRÉE À PARIS

— Si j'avais deux enfants comme toi, cela irait peut-être, mais un vieux comme moi avec un enfant de ton âge, c'est une mauvaise affaire. Je ne suis pas encore assez vieux. Si j'étais plus cassé, ou bien si j'étais aveugle... Mais par malheur je suis ce que je suis, c'est-à-dire non en état d'inspirer la pitié, et à Paris pour émouvoir la compassion des gens pressés qui vont à leurs affaires il faut être dans un état bien lamentable. Encore faut-il n'avoir pas de honte de faire appel à la charité publique, et cela je ne le pourrais jamais. Il nous faut donc autre chose. Voici donc à quel j'ai pensé, et ce que j'ai décidé. Je te donnerai jusqu'à la fin de l'hiver à un padron qui t'entraînera avec d'autres enfants pour jouer de la harpe.

violon aux enfants italiens qui travaillent dans les rues de Paris. Je suis connu dans Paris, où je suis resté plusieurs fois, et d'où je venais quand je suis arrivé dans ton village; je n'ai qu'à demander des leçons pour en trouver plus que je n'en puis donner. Nous vivrons, mais chacun de notre côté. Puis en même temps que je donnerai mes leçons, je m'occuperai à instruire deux chiens pour remplacer Zerbino et Dolce. Je pourrais leur éducation, et au printemps nous pourrions nous remettre en route tous les deux, mon petit Remi, pour ne plus nous quitter, car la fortune n'est pas toujours mauvaise à ceux qui ont le courage de lutter. C'est justement du courage que je te demande en ce moment, et aussi de la résignation. Plus tard, les choses iront mieux; ce n'est qu'un moment à passer. Au printemps nous reprendrons notre existence libre. Je te conduirai en Allemagne, en Angleterre. Voilà que tu deviens plus grand et que ton esprit s'ouvre. Je t'apprendrai bien des choses et je ferai de toi un homme. J'ai pris cet engagement devant ma-mère Milligan. Je le tiendrai. C'est en vue de ces voyages que j'ai déjà commencé à t'apprendre l'anglais; le français, l'italien, c'est déjà quelque chose pour un enfant de ton âge; sans compter que le voilà vigoureux. Tu verras, mon petit Remi, tu verras, tout n'est pas perdu. Cette combinaison était peut-être ce qui convenait le mieux à notre condition présente. Et quand maintenant j'y songe, je reconnais que mon maître avait fait le possible pour sortir de notre fâcheuse situation. Mais les pensées de la réflexion ne

son pas les mêmes que celles du premier mouvement. Dans ce qu'il me disait je ne voyais que deux choses: Notre séparation. Et le padron. Dans nos courses à travers les villages et les villes j'en avais rencontré plusieurs, de ces padrons qui mènent les enfants qu'ils ont engagés de-ci de-là, à coups de bâton. Ils ne rassemblaient en rien à Vitalis, durs, injustes, exigeants, ivrognes, l'injure ou la grossièreté à la bouche, la main toujours levée. Je pouvais tomber sur un de ces terribles padrons. Et puis, quand même le hasard m'en donnerait un bon, c'était encore un changement. Après ma nourrice, Vitalis. Après Vitalis, un autre. Est-ce que ce serait toujours ainsi? Est-ce que je ne trouverais jamais personne à aimer pour toujours? Peu à peu j'en étais venu à m'attacher à Vitalis comme à un père. Je n'aurais donc jamais de père. Jamais de famille. Toujours seul au monde. Toujours perdu sur cette vaste terre, où je ne pouvais me fixer nulle part. J'aurais eu bien des choses à répondre, et les paroles me montaient du cœur aux lèvres, mais je les refoulai. Mon maître m'avait demandé du courage et de la résignation, je voulais lui obéir et ne pas augmenter son chagrin. Déjà, d'ailleurs, il n'était plus à mes côtés

et comme s'il avait peur d'entendre ce qu'il prévoyait que j'allais répondre, il avait repris sa marche à quelques pas en avant. Je le suivis, et nous ne tardâmes pas à arriver à une rivière que nous traversâmes sur un pont boueux, comme je n'en avais jamais vu; la neige, noire comme du charbon pilé, recouvrait la chaussée d'une couche mouvante dans laquelle on enfonçait jusqu'à la cheville. Au bout de ce pont se trouvait un village aux rues droites, puis, après ce village, la campagne recommençait, mais non la campagne encombrée de maisons à l'aspect misérable. Sur la route les voitures se suivaient et se croisaient maintenant sans interruption. Je me rapprochai de Vitalis et marchai à sa droite, tandis que Capi se tenait le nez sur nos talons. Bientôt la campagne cessa et nous nous trouvâmes dans une rue dont on ne voyait pas le bout; de chaque côté, au loin, des maisons, mais pauvres, sales, et bien moins belles que celles de Bordeaux, de Toulouse et de Lyon. La neige avait été mise en tas de place en place, et sur ces tas noirs et durs on avait jeté des cordes, des légumes pourris, des ordures de toute sorte, l'air était chargé d'odeurs fétides, les enfants qui jouaient devant les portes avaient la mine pâle; à chaque instant passaient de loupes voitures qu'ils évitaient avec beaucoup d'adresse et sans paraître en prendre souci. — Où donc sommes-nous? demandai-je à Vitalis.

— A Paris, mon garçon. — A Paris. Etait-ce possible, c'était à Paris. Où donc étaient mes maisons de marbre? Où donc étaient mes passants vêtus d'habits de soie? Comme la réalité était laide et misérable! C'était là ce Paris que j'avais si vivement souhaité voir. C'était là que j'allais passer l'hiver, séparé de Vitalis... et de Capi. XVII UN PADRON DE LA RUE DE LOURCINE Bien que tout ce que nous entourait me parût horrible, j'ouvris les yeux et j'oubliai presque la gravité de ma situation pour regarder autour de moi. Plus nous avançons dans Paris, moins ce que j'apercevais, répondait à mes rêveries enfantines et à mes espérances imaginatives: les ruisseaux gelés exhalaient une odeur de plus en plus infecte: la boue, mêlée de neige et de glaçons, était de plus en plus noire, et là où elle était liquide, elle sautait sous les roues des voitures en plaques épaisses qui allaient se coller contre les devantures et les vitres des maisons occupées par des boutiques pauvres et malpropres. Décidément, Paris ne valait pas Bordeaux. Après avoir marché assez longtemps dans une large rue moins misérable que celles que nous venions de traverser, et où les boutiques devenaient plus grandes et plus belles à mesure que nous descendions, Vitalis tourna à droite, et bientôt nous nous trouvâmes dans un quartier tout à fait misérable: les maisons hautes et noires semblaient ne pas se rejoindre par le haut; le ruisseau non gelé coulait au milieu de la rue, et sans souci des eaux puantes qu'il roulait, une foule compacte pénétrait sur le pavé gras. Jamais je n'avais vu des figures aussi pâles que celles des gens qui composaient cette foule; jamais non plus n'avais vu hardiesse pareille à celle des enfants qui allaient et venaient au milieu des passants; dans des cabarets, qui étaient nombreux, il y avait des hommes et des femmes qui buvaient debout devant des comptoirs d'étain en criant très-fort. Au coin d'une maison je lus le nom de la rue de Lourcine. Vitalis, qui paraissait savoir où il allait, écartait doucement les groupes qui gênaient son passage, et je le suivais de près. — Prends garde de me perdre, m'avait-il dit. Mais la recommandation était inutile, je marchais sur ses talons, et pour plus de sûreté, je tenais dans ma main un des coins de sa veste. Après avoir traversé une grande cour et un passage, nous arrivâmes dans une sorte de puis sombre et verdâtre où assurément le soleil n'avait jamais pénétré. Cela était encore plus laid et plus effrayant que tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Garofoli est-il chez lui? demanda Vitalis à un homme qui aérochait des chiffons contre la muraille, en s'éclairant d'une lanterne. — Je ne sais pas, montez voir vous-même; vous savez où, au haut de l'escalier, la porte en face.